

La conscience

DÉFINITION. Le Larousse 2019 : « perception plus ou moins claire que chacun peut avoir du monde extérieur et de soi-même », puis « sens du bien et du mal ».

ÉTYMOLOGIE. La conscience vient du latin *cum-scientia*, c'est-à-dire « savoir en commun » : la conscience est une espèce de connivence avec soi. L'allemand distingue deux types de conscience : *das Bewußtsein*, la conscience psychologique, « l'être soi-même connu », et *das Gewissen*, la conscience morale, « le fait de savoir », sous-entendu, la faculté de porter un jugement sur ses propres actes. Le sujet, dont le propre est la conscience, est « soumis », au vu de l'origine *subjectus*, i. e. sous le joug.

LA CONSCIENCE S'IMPOSE. C'est l'expérience immédiate de soi qui est spécifique à l'homme : « L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant » (Pascal, in *Pensées*), qui fait sa grandeur et sa misère. La conscience du monde, immédiate, est dite spontanée. C'est l'injonction écrite sur le temple de Delphes : « Connais-toi toi-même », en grec : Γνῶθι σεαυτόν, et que Socrate suit par l'exercice dialectique. Pour Saint-Augustin, in *Confessions*, « *Noli foras ipse, in te ipsum redi* », « Ne vas pas au-dehors, rentre en toi-même ». Son existence est nécessaire : « *Ego cogito, ergo sum* », « Je pense, donc je suis », conclut Descartes dans le contexte d'émergence de la science moderne qui bouleverse la représentation du monde par les *Méditations métaphysiques*, et son existence est obligée : « *Le je pense doit pouvoir accompagner toutes mes représentations* », dit Kant.

UN PASSAGE PAR LE MONDE. Attention toutefois, conscience des choses s'oppose à conscience de moi, qui est réflexive et ne vient donc qu'en second temps d'où le nom de conscience seconde. Pour Hegel, le monde est nécessaire à l'introspection. Hume précise : « Quand pour un temps je n'ai plus de perceptions, je cesse d'avoir conscience de moi-même pendant ce temps ». Pour Edmund Husserl (1859 – 1938), père de la phénoménologie, la conscience n'est pas du tout une chose mais un acte : c'est « l'intentionnalité » (« *Tout état de conscience en générale est en lui-même conscience de quelque chose* », in *Méditations cartésiennes*). Mais il n'y a donc pour le sujet pas de pure coïncidence de soi à soi.

UNE CHOSE ? D'après Sartre, les objets sont des choses en soi, et le sujet est projet, ainsi une chose pour soi : il peut changer de définition, sinon il est chosifié, c'est ce qui fait sa liberté. En un sens, la conscience ex-siste. Pour Descartes, c'est une chose spirituelle : l'expérience du morceau de cire montre qu'une même chose matérielle change d'aspect, mais qu'on sait que la conscience est toujours une même chose.

LA NÉGATION DE LA CONSCIENCE. Elle est imprimée par la trilogie de la philosophie du soupçon, selon l'expression foucaldienne : Nietzsche, selon qui le « je » cartésien n'est qu'illusion du langage, le montre par l'existence de sentiments non moraux, in *Généalogie de la morale*; Marx, qui dans l'*Idéologie allemande* la fait déterminer par la position sociale (« *Ce n'est pas la conscience qui détermine la vie, mais la vie qui détermine la conscience*¹ »); Freud par l'inconscient qui nie la transparence du sujet à lui-même. Le behaviorisme remet sérieusement en cause la prépondérance de la conscience, expliquant le comportement par un modèle psycho-physique de l'apprentissage : elle est modelée par des stimuli extérieurs au sujet, et peut être modifiée, ce que montre Pavlov. D'autres remises en cause viennent de la légitimité de la substantification de la conscience, ou de l'universalité qui doit possiblement être étendue au-delà de l'humain.

¹ Nicht das Bewußtsein bestimmt das Leben, sondern das Leben bestimmt das Bewußtsein.

LA CONSCIENCE MORALE. Rousseau en fait un **instinct moral divin** : « **Conscience ! Conscience ! instinct divin, immortelle et céleste voix ; guide assuré d'un être ignorant et borné, mais intelligent et libre ; juge infaillible du bien et du mal, qui rends l'homme semblable à Dieu, c'est toi qui fais l'excellence de sa nature et la moralité de ses actions** ». Mais pour **Nietzsche** : « **La conscience est la dernière et la plus tardive évolution de la vie organique, et par conséquent ce qu'il y a de moins accompli et de plus fragile en elle** », in *Le Gai savoir*. Freud élabore la conscience comme l'intériorisation des pulsions inconscientes du ça.

UNE NOUVELLE CONSCIENCE. Dans les *Principes de philosophie*, Freud, père de la psychanalyse, renouvelle la conscience cartésienne en disant : « **Par le mot de penser, j'entends tout ce qui se fait en nous de telle sorte que nous l'apercevons immédiatement par nous-mêmes** ». De nos jours, le philosophe Paul Ricœur explique que la conscience est **donatrice de sens**, si le sens est ce par quoi un être s'oriente ; or aucun savoir positif ne répond à la question du sens, car il est à construire.

L'inconscient

DÉFINITION. Le Larousse 2019 : « instance psychique, distincte de la conscience, capable d'élaborer une pensée ».

ÉTYMOLOGIE. L'inconscient en allemand se dit **Unterbewußtsein**, c'est-à-dire la « sous-conscience ». Freud dit : **Unbewuste**. C'est un concept récent, le mot « inconscient » n'est apparu en français qu'en **1820**.

KÉZAKO. Sigmund Freud passe de la notion d'**inconscient physiologique** (l'inconscience de l'évanouï) à l'**inconscient psychique**, créant la science **psychanalytique**. L'existence de l'inconscient est attestée par les **rêves**, les **névroses** et les **actes manqués**, inséparable du refoulement qui en définit le fonctionnement. Le **moi** est relégué au statut de l'une des instances du **système subjectif**, avec le **ça** et le **surmoi**. La pensée classique identifiait pensée et conscience, donc Descartes n'admettait pas l'existence d'inconscient ; cependant Leibniz admettait l'**existence de petites perceptions inconsciences**, « changements dans l'âme dont nous ne nous apercevons pas ».

LES INCONSCIENTS. Paul Valéry écrivait déjà dans ses cahiers : « **Quelque chose arrive dans une région de moi où je ne suis pas** ». Nous mobilisons les savoirs et les représentations dont nous avons besoin pour agir, laissant le reste comme en repos : Alain dit en ce sens que « l'**art de faire attention, qui est le grand art, suppose l'art de ne pas faire attention, qui est l'art royal** ». Bergson in *Matière et Mémoire* en **1896** figure la mémoire comme un cône à l'envers dont la pointe touche la ligne de l'action. Le cône est constitué de **mémoire habitude**, ensemble des savoirs et savoir-faire intégrés en vue d'une action présente, et la **mémoire pure**, la mémoire proustienne, vers laquelle on se tourne ainsi que vers le passé pour la faire revivre pour elle-même. Ainsi l'inconscient de Bergson est initié par l'**oubli**, qui deviendra le **refoulement**.

L'INCONSCIENT FREUDIEN. Freud formula deux théories de l'appareil psychique : la **première topique** (le **conscient** permet l'adaptation du sujet au réel, le **préconscient** est tout ce dont nous n'avons pas conscience actuellement, et l'**inconscient** qui représente la plus grande part d'activité et qui est la censure morale interne au sujet qui refoule l'ensemble des désirs qui se pressent vers le préconscient) et la **seconde topique** vers **1920** (le **ça**, réservoir chaotique des pulsions, régi par le plaisir, sans temps ni contradiction, le **surmoi**, instance morale résultant de l'intériorisation des normes et de la fin du complexe d'**Œdipe**, et le **moi**, médiateur qui les concilie en substituant le principe de plaisir celui de réalité, dont dépend l'**équilibre psychique du sujet**) : « **Qu'une chose se passe dans ton âme ou que tu en sois de plus averti, voilà qui n'est pas la même chose** », dit-il dans l'*Essai de psychanalyse appliquée*.

DES PREUVES DE L'INCONSCIENT. Ce sont les **rêves** (réalisation imaginaire des désirs infantiles ou actuels mais refoulés, voie royale d'accès à l'inconscient, d'où l'ouvrage *L'interprétation des rêves* en **1900** ; Louis Scutenaire écrivait : « **L'inconscient se venge la nuit** »), les **actes manqués** (erreurs, oublis, lapsus) ou **symptômes pathologiques** (paralysie, phobies, troubles langagiers). Il existe donc une « **psychopathologie de la vie quotidienne** ». Ainsi René Char écrivait : « **L'homme est capable de faire ce qu'il est incapable d'imaginer** ».

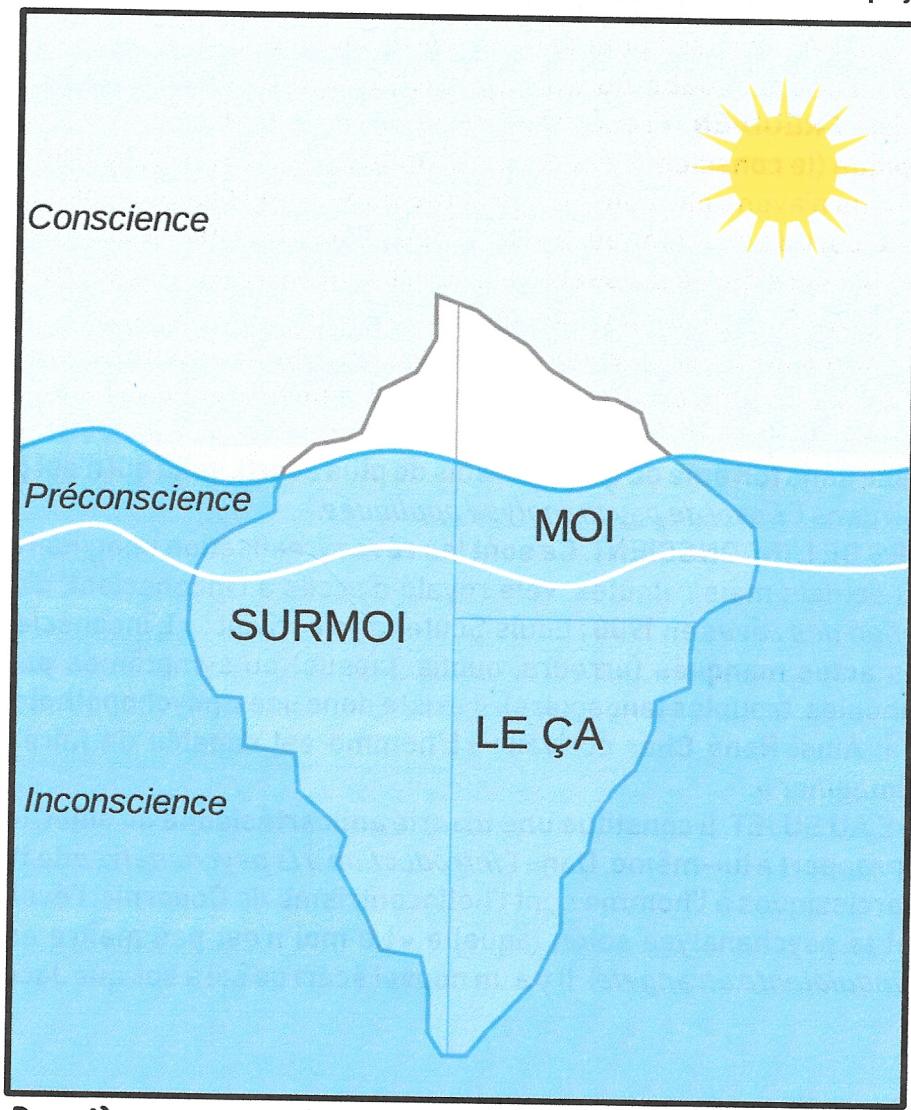
UN BARRAGE AU SUJET. Il constitue une théorie anticartésienne du sujet, le proposant décentré par rapport à lui-même. Dans l'*Introduction à la psychanalyse* de **1916**, les trois blessures narcissiques à l'homme sont l'héliocentrisme de Copernic, l'évolutionnisme de Darwin et la psychanalyse selon laquelle « **Le moi n'est pas maître en sa propre maison** » (*L'inquiétante étrangeté*). Il y a un nouvel écart de soi à soi, que Jacques Lacan,

psychanalyste français, exprime dans ses *Écrits* en 1966 en disant : « L'inconscient, c'est le discours de l'Autre ».

CRITIQUES DE L'INCONSCIENT. Alain (de son vrai nom Émile Chartier), disciple de Descartes, attaque l'inconscient comme une fantôme mythologique, disant qu'il est une erreur théorique (car il n'y a pas de pensée qu'on ne pense pas) et une faute morale (car il est la déculpabilisation de nos inconvénients) : « L'inconscient est une méprise sur le Moi, c'est une idolâtrie du corps ». Dans les *Éléments de philosophie*, ce n'est plus réduit qu'à la partie instinctive et animale de l'homme. De son côté, Sartre reproche à Freud d'objectiver (donc chosifier) le sujet par des déterminismes physiques qui lui enlèvent une part de liberté. Dans l'*Être et le Néant*, il l'assimile à la mauvaise foi. Mais pour Freud le sujet doit, par la psychanalyse, outrepasser le ça, ainsi : « Wo Es war, soll Ich werde » (là où le ça était, je dois advenir) : c'est un mouvement de réappropriation.

LA PSYCHANALYSE. C'est une branche nouvelle de la psychologie initiée par Freud, qui pense que le ça vient des refoulements de l'enfance. Ainsi les *Trois essais sur la théorie sexuelle* parlent de la sexualité infantile dont viendraient selon lui les blocages adultes. Nietzsche pensait qu'il existait toute une pensée inconsciente et impersonnelle, ce qui dédouble le sujet. Enfin, d'après Groddeck, « Le symbole est un moyen par lequel l'inconscient dirige notre conscient ».

UN INCONSCIENT COLLECTIF. Due à Carl Gustav Jung, cette notion est celle d'un inconscient identique à tous les individus fait de la stratification des expériences millénaires de l'humanité, trouvant son origine dans les archétypes qui préexistent à toute existence individuelle et conditionnent le développement de la vie psychique.



Dernière et seconde toniques mises en regard

Le désir

DÉFINITION. Le Larousse 2019 refuse de le définir explicitement : « action de désirer », et désirer : « souhaiter la possession ou la réalisation de ». Il se caractérise autrement par une mécanique inextinguible tournée vers un objet dont on croit qu'il peut constituer notre bonheur. Dans l'*Éthique de Spinoza*, en 1675, il est au fondement de notre jugement : « Nous ne désirons aucune chose parce que nous la jugeons bonne ; mais, au contraire, nous jugeons qu'une chose est bonne parce que [...] nous la désirons ».

ÉTYMOLOGIE. En latin, *desiderare* vient du privatif *de-* et de *sidus, -eris*, « astre », c'est ainsi : « cesser de contempler l'étoile », d'où « constater l'absence de », avec regret. Pour Platon, c'est l'une des trois parties du corps : ἐπιθυμία, première faculté de l'âme, partie concupiscible, niveau désirant des envies inférieurs, θυμός, la partie irascible, niveau agressif des passions et λογιστικόν, partie raisonnable, niveau divin de la pensée qui seule est immortelle. La déesse égyptienne du désir, Hathor, est censée être mère du pharaon.

LE DÉSIR, C'EST PAS BIEN. Les passions par définition font souffrir et nous les subissons, nous en sommes esclaves. Le désir est insatiable, comme une hydre dont les têtes repoussent ; la raison doit leur donner une harmonie d'ensemble (*République* de Platon). Dans le *Banquet* de Platon (fragments 189d-191d), le mythe des androgynes prononcé par Aristophane explique que l'amour, qui est part du désir, « tente de retrouver notre condition première », à savoir qu'il est la suite de l'orgueil face aux dieux d'une race ancestrale d'hommes doubles châtiés par leur coupe en deux. Le désir est donc le propre de cette espèce nouvelle, « brûlant de ne faire plus qu'un ». Dans le *Dhammapada*, canon pali de la Véda, il est dit : « De même que la pluie entre dans une maison dont le chaume est disjoint, ainsi le passionnel pénètre dans un mental instable ».

SE LIBÉRER DU DÉSIR. Pour Schopenhauer, il n'y a que la mort ou l'art qui en libèrent, car c'est un regard désintéressé sur le monde, dont la contemplation suppose d'être délivré du désir d'agir sur lui. Le bouddhisme ou stoïcisme recommandent de se libérer des désirs pour atteindre le bonheur (voir LE BONHEUR). Épictète dit : « Ce n'est pas par la satisfaction du désir que s'obtient la liberté, mais par la destruction du désir ». Le nirvana, atteint au terme d'un cycle de réincarnations, renvoie à la libération du désir des sens, de vivre et de mourir. Epicure distingue les désirs nécessaires, naturels, besoins limités et aisés à satisfaire, des désirs vains, causés par les artifices sociaux. Saint Augustin discrimine *libido sciendi*(désir de savoir), *libido sentiendi*(de volupté) et *libido dominandi*(de dominer). Descartes nous engage (in *Discours de la méthode*) à ce que « Ma troisième maxime était de tâcher toujours plutôt à me vaincre que la fortune, et à changer mes désirs que l'ordre du monde ».

LE DÉSIR, C'EST BIEN. Il permet d'accomplir de grandes choses : par exemple la *libido dominandi*d'Alexandre le Grand a permis l'essor de la culture hellénistique sur la moitié du monde. Pour Sébastien Bouret, chercheur au CNRS en neurosciences, dans un article de *Science & Vie*, le désir constitue un avantage évolutif, car le singe qui s'imagine un fruit avant d'avoir faim est plus prévoyant. Dans *Ainsi parlait Zarathoustra*, Nietzsche écrit : « À la fin toutes tes passions sont devenues des vertus ». Dans la *Généalogie de la morale*, il s'attaque aux morales ascétiques qui sont selon lui des prétextes des faibles pour assujettir les forts. De plus, le fait de désirer n'est pas seulement cause de malheur : « Tant le chemin est long dans l'amour, tant plus un esprit délicat sent le plaisir » (Pascal, in *Discours sur les passions de l'amour*). Héraclite précise : « Il ne vaudrait pas mieux pour les hommes que tous leurs désirs soient satisfaits ». Si le désir

est le tonneau des Danaïdes (Platon, in *Gorgias*), nous tirons au moins satisfaction des eaux qui y passent indéfectiblement.

IL NOUS DÉFINIT. Le **conatus** de Spinoza (effort par lequel l'homme cherche à persévérer dans son être) et la **libido** de Freud font du désir le principe d'individualisation de l'homme. C'est ce qui fait que la vie vaut la peine, ce que montre la **parabole** de la condition humaine du film de Wim Wenders en 1987 *Les Ailes du désir* (un film super chouette). C'est aussi la morale du *Bateau ivre* de Rimbaud. Sartre voit dans le désir l'expression de la finitude de l'homme mais aussi de l'**ouverture de sa conscience**, transcendance qui nous porte vers un ailleurs toujours reconduit.

TOUTE-PUISANCE DU DÉSIR. La philosophie des plus grandes ascèses est encore **désir de sagesse**, ainsi l'exprime Hegel pour l'exercice dialectique comme un désir de perfectionnement. Nietzsche démasque la volonté de puissance derrière l'amour de vérité, même l'humilité chrétienne ou l'impartialité scientifique en sont des ruses. Pour Hume, l'homme n'est qu'esclave des passions, car la raison ne désire rien par elle-même, il faut qu'un désir l'anime et la porte. Pour Aristote, « Il n'y a qu'un seul principe moteur : la faculté désirante ». L'inconscience de certains de nos désirs confirme l'impossibilité de les maîtriser un jour. Marcel Jouhandeau dans les *Réflexions sur la vieillesse et la mort* en 1956, dit « Un jour vient où il vous manque une seule chose et ce n'est pas l'objet de votre désir, c'est le désir ».

L'art

DÉFINITION. Le Larousse 2019 : « aptitude à faire quelque chose », ou en troisième lieu, « création d'objets ou de mises en scène spécifiques destinés à produire chez l'homme un état de sensibilité plus ou moins lié au plaisir esthétique », autrement dit, tout et n'importe quoi.

ÉTYMOLOGIE. Le mot vient du latin *ars, artis*, f, « façon d'être ou d'agir », apparenté à *armus*, « le haut du bras ». Tout au long du Moyen Âge, deux sens s'opposent : « connaissance appliquée liée à un domaine d'activité » (technique) et « discipline enseignée en tant que méthode ». Sous l'influence de l'allemand *Kunst* (apparenté à *können*) au XIX^e siècle, le mot change de domaine : il transmet une idée de savoir plus que d'activité (*Dictionnaire historique de la langue française*, par Alain Rey). En grec, art et technique sont confondus autour de ή τέχνη.

LA NATURE DE L'ART. L'art se confond-il avec l'artisanat ou art mécanique ? Le Moyen Âge ne distingue pas peintre et artiste peintre, qui font tous les deux des artifices pour produire des artefacts par leur industrie. Pourtant, l'artiste est plus un créateur intellectuel qu'un travailleur manuel : « La pittura è cosa mentale », disait Léonard de Vinci. L'art en effet suppose l'esprit (les abeilles ne font pas de l'art), alors que l'architecte a une représentation anticipée de l'œuvre en lui-même, dit Marx ; Kant affirme : « Tout art est une disposition accompagnée de raison tournée vers la création ». À l'époque contemporaine, l'artiste (comme en art déco, le mouvement britannique Arts and Crafts) renoue avec l'artisanat : « Architectes, sculpteurs, peintres, nous devons tous revenir au travail manuel, parce qu'il n'y a pas d'art professionnel. Il n'existe aucune différence, quant à l'essence, entre l'artiste et l'artisan. L'artiste n'est qu'un artisan inspiré » dit Walter Gropius, fondateur du Bauhaus, ayant fusionné les Beaux-Arts avec l'École des arts appliqués de Weimar.

L'ART VIS-À-VIS DE LA NATURE. L'art doit imiter la nature depuis Aristote, car *poïèsis* s'oppose à *phusis*. Il écrit : « Nous prenons plaisir à contempler les images les plus exactes des choses dont la vue nous est pénible dans la réalité ». La mimésis de l'art de Zeuxis faisait que les oiseaux venaient se casser le bec sur ses tableaux de raisin. L'hyperréalisme américain des années 1960 rivalise avec la photographie. Mais Platon condamne cet art-illusion : « Ces poètes ne créent que des fantômes, et non des choses réelles ». Elle doit donc être idéalisation de la nature, comme dit Hegel, car le beau préfigure le vrai. C'est finalement la nature qui imite l'art. Picasso disait : « L'art lave notre âme de la poussière du quotidien » et « L'art est un mensonge qui nous permet de dévoiler la vérité ». Au-delà, Henri David Thoreau écrivait dans *La moelle de la vie* : « L'art véritable n'est que l'expression de notre amour de la nature ».

OBJECTIVITÉ ET SUBJECTIVITÉ DE LA BEAUTÉ. Pour Aristote, la beauté objective confond le beau avec l'utile. Mais le bon sens dit bien : « On ne discute pas des goûts et des couleurs ». Kant remarque que le jugement esthétique est formel et non matériel, car nous jugeons belle une forme indépendamment du contenu qu'elle représente. Ainsi : « L'œuvre d'art n'est pas la représentation d'une belle chose, mais la belle représentation d'une chose » ; « Est beau ce qui plaît universellement et sans concept ».

UTILITÉ DE L'ART. Pour Kant, l'art et le beau doivent être désintéressés, distingués de l'agréable, du vrai, du bon et de l'utile. On doit distinguer beauté libre (on admire une voiture pour sa belle forme) de beauté adhérente (pour sa vitesse). La conception hégelienne voit dans l'art l'expression d'une vérité, celle de l'esprit d'une époque ; pour Marx, des intérêts de classe, de l'inconscient chez Freud : « Les œuvres d'art, les

satisfactions imaginaires de désirs inconscients ». Au contraire, pour Bergson, l'art est gratuit et doit être **perception brute** dégagée des considérations utilitaires.

GÉNIE OU TRAVAIL ? Au modèle du génie éclairé (« Par le génie, la nature donne ses règles à l'art » dit Kant, et Michel-Ange : « J'ai vu un ange dans le marbre et j'ai seulement ciselé jusqu'à l'en libérer »), Nietzsche oppose que cette théorie est part de la mauvaise foi de ceux qui ne veulent pas créer. Paul Valéry ou Edgar Poe se voient comme des artisans capables d'expliquer la fabrication d'une œuvre. Francis Ponge définit ainsi : « La fonction de l'artiste est clair : il doit ouvrir un atelier, et y prendre en réparation le monde, par fragments, comme il lui vient » in *Le parti pris des choses*.

LE DÉCLIN DE L'ŒUVRE D'ART. La « mort de l'art » était déjà annoncée par Hegel. Dans *L'œuvre d'art à l'ère de la reproductibilité technique*, rédigé en 1935, Walter Benjamin analyse le déclin de l'œuvre d'art par la fin de son unicité sacrée. La série de douze portraits *Autoportrait* d'Andy Warhol en 1966 confirment que l'art n'échappe plus à la banalité du commerce de masse. Mais Kant en fait toujours une exception dans la nature : « Lorsqu'en fouillant un marécage on découvre, comme il est arrivé parfois, un morceau de bois taillé, on ne dit pas que c'est un produit de la nature, mais de l'art ; la cause productrice de celui-ci a pensé une fin, à laquelle l'objet doit sa forme ».

Le travail et la technique

DÉFINITION. Le Larousse 2019 : « activité de l'homme appliquée à la production, à la création, à l'entretien », puis, deuxièmement, « activité professionnelle régulière et rémunérée ».

ÉTYMOLOGIE. Le français *travaillera* le sens premier de *tourmenter*, du latin *trepalium*, nom d'un instrument de torture ou à ferrer les bœufs. Chez les Grecs, le travail est souvent désigné par ὁ πόνος, « la souffrance ». On dit aussi qu'une femme qui accouche est « en travail ». Ainsi pour Bertrand Russell : « La morale du travail est une morale d'esclave, et le monde moderne n'a nul besoin de l'esclavage ».

VALEUR MORALE DU TRAVAIL. Comme il oblige à l'effort et à la persévérance, Alain pense que le travail est une éducation de la volonté, et une éducation à la liberté en ne se laissant pas dominer par le monde ; pour Descartes, grâce à la technique, l'homme se rend « comme maître et possesseur de la nature ». Max Weber la met en évidence en montrant comment la morale protestante a contribué au développement du capitalisme. Ainsi le travail est noble, et on ne souffre pas tant du chômage par le manque d'argent mais par l'exclusion sociale qui s'ensuit. Pour Joseph Conrad, « Je n'aime pas le travail, mais j'aime dans le travail ce qui est l'occasion de se découvrir soi-même », in *Au cœur des ténèbres*. Louis Aragon écrit : « C'est par le travail que l'homme se transforme ».

LE TRAVAIL, PROPRE DE L'HOMME. Le travail serait anthropogène, l'homme se réalise ainsi dans son humanité : les animaux ne travaillent pas, car il n'y a pas réalisation d'un projet. Hegel montre que l'esclave devient maître lorsque celui-ci le force au travail, car il se rend maître des choses : c'est la dialectique du maître et de l'esclave (« Le travail est désir réfréné, disparition retardée. Le travail forme » in *Phénoménologie de l'esprit*). Voltaire écrit : « Le travail éloigne de trois grands maux : l'ennui, le vice et le besoin » in *Candide*. Laurent Paillard écrit : « Nous ne travaillons pas seulement pour produire des choses utiles à la vie au sens biologique du terme [...] mais le travail produit aussi du lien aux choses, qui nous permet de les habiter », ou encore Michel Chartrand : « Le travail est nécessaire à l'épanouissement de l'être humain, au développement de son intelligence ». Attention toutefois : Cioran dit bien : « Le travail : une malédiction que l'homme a transformé en volupté ».

LIBERTÉ ET TRAVAIL. Sous l'Antiquité, le travail est ignoble : Aristote voit les esclaves comme des machines animées. Le travail entre dans la troisième et plus basse catégorie des sciences, théorétiques, pratiques et poïétiques, car les plus assujetties au règne de la nécessité. Hannah Arendt s'oppose également à Hegel et Marx en cantonnant le travail à la sphère biologique : « Dans le travail, l'homme n'est uni ni au monde ni aux autres hommes, seul avec son corps, face à la brutale nécessité de la vie », comme dit Aristote dans les *Économiques*. Dans la *Genèse*, la chute et l'obligation du travail d'Adam et Ève symbolisent la séparation de l'homme avec la nature (« C'est avec peine que tu en tireras ta nourriture tous les jours de ta vie », Gn 3.17). Le mythe de Prométhée raconte que le progrès technique est, à l'inverse, vecteur de l'émancipation de l'homme. Mais le discours technophobe de Hans Jonas dans *Le principe de responsabilité* en 1979 montre les dangers d'un développement non maîtrisé des technologies nouvelles. C'est ce que dit Simone Weil : « Plus le niveau de la technique est élevé, plus les avantages que peuvent apporter des progrès nouveaux diminuent par rapport aux inconvénients ». Mais Gustave Thibon pose plutôt la question : « Le progrès technique doit nous apparaître comme une question posée par la science à la

conscience. Et la réponse n'est ni dans la lune ni dans les prodigieuses machines : elle est en nous».

L'ORGANISATION SOCIALE DU TRAVAIL. Il y a une contradiction entre le travail libérateur et l'aliénation ouvrière, que Charlie Chaplin dépeint dans le film *Les temps modernes* en caricaturant le taylorisme. Selon Henry Ford, «L'application de ces principes vise à réduire pour l'ouvrier la nécessité de penser». Dans *Le capital* (1867), Marx montre que le travail est exploité : c'est le surtravail, à l'origine de la plus-value du capitaliste. Nietzsche s'inquiète de la glorification du travail par la civilisation de la production de masse, et Simone Weil souhaite retrouver le vrai sens du travail, activité qui désormais ne sépare plus la pensée de l'action, travail à la fois intellectuel et manuel, car encore, «Le travail est quelque chose de semblable à la mort. C'est une soumission à la matière».

La religion

DÉFINITION. Le Larousse 2019 : « ensemble de croyances et de dogmes définissant le rapport de l'homme avec le sacré ». C'est parfois synonyme de foi.

ÉTYMOLOGIE. De *religio*, elle est controversée depuis l'Antiquité : les chrétiens Lactance et Tertullien la voient comme descendant du verbe *religare*, « relier » : la religion serait le lien effectif avec Dieu, où qui lie les hommes dans la foi. Cicéron, au contraire, y voit *religere*, « recueillir », d'où revenir par la pensée sur ce qu'on a fait, action de recueillement : aspects individuel et social s'opposent. Émile Bénétiste remarque qu'il n'y a pas de terme commun aux langues indo-européennes.

LA NATURE DE LA RELIGION. Elle surprend par sa diversité et son universalité de fait anthropologique (il n'y a pas de société humaine sans religion) : Gandhi dit « Si un homme atteint le cœur de sa propre religion, il atteint également le cœur des autres religions ». Elle oppose profane et sacré (ce que défend le premier le sociologue Émile Durkheim comme division du monde en deux réalités dans *Les formes élémentaires de la vie religieuse* en 1912). La religion donne aussi l'expérience de la transcendance, d'un « tout-autre » à la fois terrible et fascinant. Celui-ci n'est pas seulement le Dieu du monothéisme, mais le « numineux » (de *numen*), selon le théologien Rudolf Otto. La religion naît du sentiment de finitude de l'homme qui se réfugie dans la foi : « Un peu de terre sur la tête, et c'en est fini pour jamais » (Pascal, in *Pensées*).

LES PREUVES DE L'EXISTENCE DE DIEU. Élaborées par les théologiens du Moyen Âge voulant mettre la philosophie à son service, ils veulent construire une foi éclairée. Kant distingue la preuve « physico-théologique », fondée sur l'argument de l'harmonie cosmique, « cosmologique », selon laquelle seul un être à lui-même sa propre raison d'existence est raison suffisante du monde, et « ontologique », Dieu étant par définition parfait, il ne peut lui manquer l'existence. Mais pour lui elles sont toutes fausses.

FOI ET RAISON. La religion romaine est surtout rite, ce que décrivent les *Fastes* d'Ovide. La foi, en tant que confiance (du latin *fides*) est une adhésion totale à un mystère indéchiffrable, vécue selon Kierkegaard, opposé au christianisme officiel, dans l'angoisse, d'où l'exemple biblique du sacrifice d'Isaac. Hume écrit : « À toutes les époques du monde, les prêtres ont été les ennemis de la liberté ». Ainsi pour Schopenhauer : « Les religions sont comme des vers luisants : pour briller, il leur faut de l'obscurité » in *Parerga et paralipomena*. Mais Thomas d'Aquin dans la *Somme théologique* entend concilier la philosophie (raison) d'Aristote avec la Bible. Pascal remet à Dieu les fameuses « vérités du cœur ».

CRITIQUES DE LA RELIGION. Les rituels sont critiqués par la religion naturelle de Voltaire, Diderot ou Condorcet : « La dévotion trouve pour faire une mauvaise action des raisons qu'un simple honnête homme ne saurait trouver » (Montesquieu) ; « Le Dieu des chrétiens est un père qui fait grand cas de ses pommes, et fort peu de ses enfants » (Diderot). Son mode d'action est aussi critiqué : « L'ignorance, la peur, voilà les deux pivots de toute religion » écrit le baron d'Holbach. Les philosophies du soupçon l'attaquent : Marx en fait l'illusion consolatrice de la misère réelle des hommes, Nietzsche des « arrière-mondes », et Freud une « névrose obsessionnelle de l'humanité » (in *L'avenir d'une illusion* 1927). C'était déjà entrepris par Épicure, ce que décrit Lucrèce à Rome dans *De natura rerum* qui critique le sacrifice religieux comme aliénation morale qui agit sur la *praxis* des individus, avec l'exemple du sacrifice d'Iphigénie. Sénèque résume : « La religion est considérée par les gens ordinaires comme vraie, par les sages comme fausse et par les dirigeants comme utile ».

UN MONDE SANS RELIGION. Dans *Le désenchantement du monde* en 1985, Marcel Gauchet dit des sociétés qu'elles sont sécularisées, en train de sortir de la religion qui devient un libre choix individuel. L'homme actuel est a-religieux selon Mircea Eliade, mais de nombreuses pratiques sociales (la crémation, un match de football) sont imprégnées de religiosité. Marcel Jouhandeau précise : « Le miracle, ce n'est pas Dieu, c'est nous ». Kant fait un compromis : « La religion sans la conscience morale n'est qu'un culte superstitieux », in *Réflexions sur l'éducation*, 1776. Mais le culte est-il parfois trop fort ? Baudelaire écrivait : « Dieu est le seul être qui, pour régner, n'ait même pas besoin d'exister ».

La vérité

DÉFINITIONS. Le Larousse 2019 dit : « **adéquation entre un énoncé et son objet** » (objet : ce dont l'énoncé parle, contraire : **fausseté**). Par extension, une vérité est une idée accordée avec le réel (contraire commun : **apparence**). L'idée de vérité est celle de connaissance conforme avec la réalité (contraire : **l'erreur**). C'est l'aspect vérace de la vérité (**la véracité**) qui s'oppose au **mensonge**, et de même façon l'aspect véridique (**la véridicité**), à l'**authenticité** ; ces deux derniers termes tombent fréquemment en confusion. Le premier domaine d'étude s'appelle **théorie de la connaissance** ou **épistémologie**.

ÉTYMOLOGIE. En latin : *veritas, -atis, f.* est suffixe de nom abstrait. En allemand : *die Wahrheit* (le principe d'une chose vraie) s'oppose à *die Aufrichtigkeit* (qui n'est pas mensonge). En grec, tous les sens sont mélangés dans le terme ή ἀληθεία, *la réalité*, ainsi : κατ ἀληθείαν, *selon la vérité*, τὸ ἀληθές, *la chose vraie*, ou ἀληθεύω, *je ne mens pas*.

DEUX TYPES DE VÉRITÉ.

| | Adéquation avec la nature : vérité matérielle | Démonstration ou syllogisme : vérité formelle |
|------------------------------|--|--|
| Exemples | « Socrate est grec » | « 2 + 2 = 4 » |
| Saint Thomas | Vérité de fait | Vérité de raison |
| David Hume | Relations de fait | Relations d'esprit |
| Leibniz | Vérité contingente | Vérité nécessaire |
| XX^e siècle | Vérité-correspondance | « Vérité-cohérence » |

LE SCEPTICISME. De σκέψις en grec, *examen*, il pose la question du sens de la vérité. Il prône la suspension du jugement (ἐποχή) pour l'ataraxie (i. e. le bonheur de l'esprit). C'est pour cela que le grec Pyrrhon d'Élis (IV^e s. av. J.-C.) marchait les yeux bandés. Son disciple Timon conseillait : « Nous ne devons nous fier ni aux sens, ni à la raison, mais demeurer sans opinion ». Hume nous apprend à douter mais à agir selon le probable. Le pyrrhonisme (branche pyrrhonienne du scepticisme) de Montaigne avance que toute science est vaine, car : « Qui sait qu'une tierce opinion [à celles de Ptolémée et Copernic] d'ici à mille ans, ne renverse les deux précédentes », c'est-à-dire à propos de l'agencement du système solaire. Le scepticisme moderne de Bertrand Russel, fondateur de l'atomisme logique, conclut que nous ne pouvons être certains daucune de nos connaissances et que la vérité est hautement subjective (in *Problèmes de philosophie*).

VÉRITÉ OU OPINION. Au XVI^e siècle, Ibn Khaldoun : « La vérité est pareille à l'eau qui prend la forme du vase qui la contient ». Protagoras le sophiste (V^e s. av. J.-C.) dit « L'homme est la mesure de toutes choses », c'est-à-dire : à chacun sa vérité. Le sophiste est ici plus *philodoxe* que *philosophe*, plus versé en l'opinion qu'en la science. Platon répond que la première varie et que l'autre demeure, elle a donc un sens (in *Ménon*). Attention à la vérité formelle toutefois : « Il faut être deux pour dire la vérité, un pour la dire et l'autre pour l'entendre », dit Henri David Thoreau. La phase critique initiale de Socrate dans ses dialogues avait pour but de détruire l'opinion. Le poète Reverdy définit : « Une opinion est un sentiment étroitement personnel auquel nous donnons l'importance d'une vérité universelle ».

LE SENS DE LA VÉRITÉ : LE PRAGMATISME. Pour les pragmatistes, elle est l'intérêt pratique. William James in *Le pragmatisme* en 1907 défend que : « Le vrai consiste simplement en ce qui est avantageux pour la pensée ».

le

REMISES EN QUESTION. La science peut se tromper; il y a des exemples d'erreurs scientifiques (le géocentrisme, la gravitation universelle, la relativité générale). Einstein prévient bien : « Rien n'est parfois plus proche du vrai que du faux ». Pour Nietzsche, adepte de l'antirationalisme, il faut franchement préférer l'art et la vie à la science, qui est fanatisme de la vérité : « Les vérités sont des illusions dont on a oublié qu'elles le sont ». Le poète Pablo Neruda conclut : « La vérité, c'est qu'il n'y a pas de Vérité ».

L'ÉVIDENCE EN TANT QUE VÉRITÉ. Pour Platon, il faut, en remontant les causes des effets par des syllogismes, établir une vérité première qui est évidente : l'idée du Bien. Donc pour Aristote, « Nous ne connaissons pas le vrai si nous ignorons la cause ». Pour Descartes on doit établir des axiomes qui se conçoivent clairement et distinctement (*in Discours de la méthode*). La vérité pour Spinoza est *index sui*, c'est-à-dire qu'elle apparaît d'elle-même : « Qui a une idée vraie sait en même temps qu'elle est vraie et ne peut douter de la vérité de sa connaissance », in *Éthique*. Pour Pascal enfin : « Nous connaissons la vérité, non seulement par la raison, mais encore par le cœur ; c'est de cette dernière sorte que nous connaissons les premiers principes, et c'est en vain que le raisonnement, qui n'y a point de part, essaye de le comprendre » in *Pensées*. À l'inverse, Joseph Joubert révèle : « Ce qui est vrai à la lampe ne l'est pas toujours au soleil ». Et Oscar Wilde : « La vérité est rarement pure et jamais simple ».

MENTIR MORALEMENT? L'adage dit : « Toute vérité n'est pas bonne à dire ». Ainsi « Un pieux mensonge est toujours pardonné. Mais qui dit la vérité sans y être contraint ne mérite aucune indulgence », selon l'autrichien Karl Kraus. D'après Kant : « Le mensonge [...] nuit toujours à autrui : même si ce n'est pas à un autre homme, c'est à l'humanité en général, puisqu'il disqualifie la source du droit » in *Théorie et pratique*, « Sur le prétendu droit de mentir », 1797. Pareillement l'écrivain William S. Burroughs précise « Ce n'est pas la vérité qui blesse, c'est le mensonge éhonté ». Et Publius Syrus : « Sourd à la vérité, qui ne sait pas la dire ».

La démonstration

DÉFINITION. Le Larousse 2019 dit : « **action de rendre évidente [...] la vérité d'un fait** ». Mais aussi : « **action d'argumenter auprès du public sur la qualité d'un produit** ».

ÉTYMOLOGIE. De l'*ancien français* *demonstraison* en 1120. C'est l'action de « montrer », liée à *monstre*, qui a d'ailleurs le sens religieux de *miracle*. En allemand : *der Beweis*, la démonstration mathématique, a la même racine de *weißen* qui signifie *savoir*.

LE SYLLOGISME. Démonstration par excellence pour Aristote. L'*Organon* les étudie par les *Premiers et Seconds Analytiques*, les *Topiques*, et la *Rhétorique*, qui traitent respectivement du syllogisme en philosophie, en dialectique et en art oratoire, dont les prémisses sont respectivement : nécessaires, raisonnables et choisis pour la foule. Le syllogisme, qui cherche la cohérence, utilise des **variables**, car tout syllogisme est formellement identique à un autre (majeure, mineure, le moyen qui les lie). La conclusion est immanquable pour Leibniz : « **La démonstration est le raisonnement par lequel une proposition devient certaine** » (Lettre à Conring, mars 1678).

LA LOGIQUE. C'est l'**ensemble des règles établies** pour former des raisonnements. Science des inférences valides, elle combat les sophismes (raisons fallacieux) et les paralogismes (raisons faux obtenus par erreur), ayant été élaborée au **IV^e siècle av. J.-C.** par Aristote pour contrecarrer le pouvoir des sophistes. Ils sont tous les deux **véridiques**, ayant l'apparence du vrai. Camus annonce ainsi dans *Le mythe de Sisyphe* : « **Il est toujours aisément logique. Il est presque impossible d'être logique jusqu'au bout** ». René Char écrit : « **Sommes-nous voués à n'être que des débuts de vérité ?** ».

LA MATHÉMATIQUE, VOIE SUPRÊME DE LA RAISON. Le présocratique Isocrate nous apprend : « **Les mathématiques sont une gymnastique de l'esprit et une préparation à la philosophie** », in l'*Antidoxis*. Le grec Euclide (**IV-II^e siècles av. J.-C.**) avec ses *Éléments de géométrie* en marque l'avènement. Pour Descartes par la suite, la philosophie est la **mathématique universelle**, l'esprit raisonnable étant l'**esprit géométrique**. Or : « **Les premiers principes ne peuvent être connus que par intuition ; et au contraire les conséquences éloignées ne peuvent l'être que par déduction** », in *Règles pour la direction de l'esprit*, 1628. Les systèmes mathématiques ne sont que des systèmes hypothético-déductifs particuliers.

LES PROBLÈMES DES MATHÉMATIQUES. Euclide est remis en cause par les géométries non euclidiennes nées au **XIX^e siècle** : Lobatchevski évince le cinquième postulat en postulant qu'il existe une infinité de parallèles à une droite menées par un point hors d'elle, Riemann de son côté, qu'il n'en existe aucune. Cela nuit sévèrement à l'évidence axiomatique. Le logicien Kurt Gödel démontre dans les années 1930 avec le théorème d'incomplétude qu'on ne peut pas tout démontrer dans une théorie. Robert Blanché propose désormais à la place d'axiomatique le terme « **postulatique** ». Les « **intuitions** » (évidences) cartésiennes ne sont plus si claires. Pour Alfred J. Ayer, dans *Langage, vérité et logique* en 1956 : « **Les principes de logique et de mathématiques sont vrais universellement simplement parce que nous ne leur permettons jamais d'être autre chose** ».

LE RÔLE DU CONTRE-EXEMPLE. Un exemple, contrairement au contre-exemple, n'a pas valeur de démonstration. Ainsi dit Leibniz dans les *Nouveaux essais sur l'entendement humain* 1764 : « **Tous les exemples qui confirment une vérité générale, de quelque nombre qu'ils soient, ne suffisent pas pour établir la nécessité universelle de cette même vérité** ». Mais c'est par l'exemple que l'on établit un théorème cependant, même en mathématiques, avant de le démontrer. Goethe explique pour cela : « **Toute**

vérité abstraite est mise à la portée du sens commun par les applications, et ainsi le sens commun s'élève, par la pratique et l'observation, jusqu'à l'abstraction ». La définition du Larousse donne pour *démonstration* aussi la voie empirique.

LES LIMITES: L'EXPÉRIENCE. Au XVII^e siècle, l'essor de la méthode expérimentale critique la vérité formelle. Denis Diderot se moque de la physique trop raisonneuse qui démontre que la lumière ne peut être décomposée alors que Newton fait en même temps l'expérience du prisme qui la décompose. Un proverbe hindi énonce que « Les faits n'ont pas besoin de preuves ». Roger Bacon dit : « On peut, sur les vérités de fait, se passer de la démonstration si l'on sait se servir de l'expérience » : il faut juger selon ses termes. « *ex analogia universi* ». Dans la même idée, pour Georges Braque, « Les preuves fatiguent la vérité ». Attention toutefois : Reverdy nous dit bien que « L'évidence paralyse la démonstration ».

LES PREUVES MÉTAPHYSIQUES. Ce sont des essais des philosophes de démontrer des vérités hautement philosophiques par l'exercice apodictique : Descartes, l'existence de Dieu et Spinoza de ce que l'âme est immortelle. Ils sont réfutés par Hume et Kant dans ses antinomies de la raison.

UN COMPROMIS AU QUOTIDIEN. Ne pas confondre argumenter et démontrer : on utilise peu la démonstration dans la vie de tous les jours, on se convainc comme on peut.

Le vivant

DÉFINITION. Le Larousse 2019: vivre, c'est être vivant, c'est-à-dire avoir les caractéristiques de la vie, «ensemble des phénomènes (*) communs aux êtres organisés et qui constituent leur mode d'activité propre, de la naissance à la mort». (*) Nutrition, assimilation, croissance, reproduction.

ÉTYMOLOGIE. Français, allemand et grec font du substantif « le vivant » un déverbal de « vivre », à savoir *leben* et ζω. L'aoriste de ce dernier a donné biologie, science dont le développement au XIX^e siècle a été exceptionnel et divers : évolution, génétique, écologie, médecine.

ORIGINALITÉ DE LA VIE. Est-ce une science ? Le terme *biologie* ne date que de 1802. Pourtant, Aristote en a déjà parlé : pour lui, est vivant ce qui est animé, i. e. pourvu d'âme (in *Traité des animaux*). L'âme permet d'être *automaton*, de se mouvoir par soi-même. Seulement, comme en toute science, l'étude de la vie doit s'accompagner du désenchantement de la nature pour la détacher du finalisme divin afin d'en étudier les causes réelles, comme la physique au XVII^e siècle. C'est Lamarck puis le darwinisme (in *L'origine des espèces* en 1859) qui blesse l'homme narcissiquement en n'en faisant plus le centre de la création. Mais les organismes¹ semblent animés d'une finalité interne, d'où le paradoxe : les yeux sont-ils vraiment faits pour voir, le sexe pour procréer ? Si l'on répond oui, la nature serait le produit d'une intelligence ayant un but. Ce finalisme est critiqué par François Jacob : « C'est évidemment très difficile de réaliser que le monde vivant tel qu'il existe [...] pourrait même ne pas exister. C'est pourtant ce qu'il faut bien admettre » en 1981.

LE VITALISME. Cette spécificité du vivant a fait croire qu'il était un « empire dans un empire », partie de la nature soustraite à l'ordre du monde, régie par un « principe vital » selon le médecin Paul-Joseph Barthez au XVIII^e siècle, ou « âme », « souffle », « élan », ou « vie », définie par Bichat au XIX^e siècle comme « l'ensemble des fonctions qui s'opposent à la mort ». Pour Kant : « Un être organisé n'est pas simplement machine, car la machine possède uniquement une force motrice ; mais l'être organisé possède en soi une force formatrice », in *Critique de la faculté de juger*, 1790. D'après le prix Nobel Jacques Monod : « Une des propriétés fondamentales qui caractérisent tous les êtres vivants sans exception : celle d'être des objets doués d'un projet ».

LE MÉCANISME. Il apparaît lorsque la biologie entre dans les sciences positives selon Auguste Comte. Il a fallu déconstruire l'approche romantique du vivant, en chasser la Vie. La physique du vivant de Descartes en fait de purs mécanismes. De plus l'absence d'âme chez les animaux en fait des animaux-machines. Au XVIII^e siècle, La Mettrie étend le concept à l'homme, pensée comprise, in *L'Homme-Machine* en 1748. À l'époque contemporaine, Ernest Kahane signe un ouvrage : *La vie n'existe pas*. La biologie n'est qu'un florilège de physique et de chimie.

L'IMPASSE DU MÉCANISME. Cependant on semble par cette voie manquer quelque chose : Kant le remarque, deux montres côté à côté n'en engendreront jamais une troisième. Aujourd'hui la biologie concilie les deux approches, mais avec la génétique (de lois de Mendel en 1865 au séquençage de l'ADN humain en 2003), n'a-t-elle pas transféré le modèle mécaniste au modèle de la machine informatique ?

¹Ensembles constitués d'organes remplissant des fonctions différentes et coordonnées et dont chaque partie, à la différence de la machine, dépend des autres, peut se réparer et se remplacer en cas de défaillance, c'est la vicariance des organes.

ÉTHIQUE DU VIVANT. Le développement des sciences biologiques pose un problème moral et politique : organismes génétiquement modifiés, clonage, etc. Pourquoi ne pas fabriquer un embryon médicamente pour soigner un autre embryon ; si le vivant n'est pas une fin, est-il un moyen ? Il y a aussi le problème de la classification du vivant : tous les êtres sont-ils au même niveau de vie ? Bergson conclut que « La vie, dans sa spontanéité créatrice, échappe aux concepts de l'entendement et de la science ».

La matière et l'esprit

DÉFINITIONS. Le Larousse 2019 définit matière : « réalité constitutive des corps, douée de propriétés physiques », « corps ou réalité matérielle » (« la matière est formée d'atomes, assemblés en molécule), et l'esprit : « principe immatériel vital, substance incorporelle ». Ils sont donc incompatibles.

ÉTYMOLOGIES.

1. **La matière.** Du latin *mater*, en tant que tronc de l'arbre d'où poussent les rejetons : la « matière » fournit le bois. En grec, la matière opposée à l'esprit se dit τὸ σῶμα, « le corps ».

2. **L'esprit.** Du latin *spiritus*, « souffle ». En grec, on dit : τὸ πνεῦμα, « la respiration ». En allemand, esprit, intellect sont regroupés sous le terme très général : *der Geist*.

PROBLÈMES DE LA MATIÈRE ET DE L'ESPRIT. Le monisme entend réduire les deux principes en un seul ; autrement, on maintient un dualisme. Matière et esprit s'opposent pourtant : tangible devant insensible, mais immédiatement présent à nous néanmoins ; objectif devant subjectif.

L'ÂME ET LE CORPS : RAPPORTS AU SUJET HUMAIN. Même si le corps matériel est une nécessité qui s'oppose à la liberté de l'esprit, trois aspects s'opposent : juste un corps, juste une âme immortelle, ou l'union des deux. Dès Aristote, l'âme anime le corps, mais Platon la dit immortelle tandis qu'Épicure formée d'atomes subtils. Pour Descartes, l'âme, dont l'activité principale est pensée, est une chose pensante (*res cogitans*) au contraire du corps, chose étendue (*res extensa*) : « Qu'est-ce donc que je suis ? Une chose qui pense, c'est-à-dire un esprit ». Un esprit ne peut occuper d'espace, un corps ne peut penser ; Dieu est pur esprit, les animaux purs corps. L'âme n'est plus indépendante du corps selon la pensée platonicienne : une union substantielle permet d'affirmer « Je ne suis pas seulement logé dans mon corps, ainsi qu'un pilote en son navire » (in *V^e Méditation*) ; l'homme est à la fois ange et bête. Aujourd'hui, on utilise le terme *psycho-somatique*. Pour Spinoza, « L'esprit ne se connaît lui-même qu'en tant qu'il perçoit les idées des affections du corps ».

PRINCIPE MÉTAPHYSIQUE DE TOUTES CHOSES : MATÉRIALISME OU IDÉALISME ? Les premiers physiciens ioniens expliquent le monde par des combinaisons d'éléments (voir TABLEAU). Pour Platon, il existe une intelligence qui gouverne le monde, car le cosmos est un ordre harmonieux. Platon incarne un dualisme idéaliste : deux principes existent, mais c'est l'esprit le premier. Cette conception dédouble la réalité pour chercher derrière les apparences sensibles : « Les yeux de l'esprit ne commence à être percants que quand ceux du corps commencent à baisser ». Nietzsche critique cette invention « d'arrière-mondes ». L'immatérialisme de Berkeley constitue quant à lui un monisme idéaliste, selon qui « Être, c'est être perçu », car l'esprit de Dieu est directement créateur de toutes choses.

Dans le *Dhammapada*, il est dit : « Les chars pompeux des Rajahs sont détruits par l'usure. Notre corps va de même vers un anéantissement certain, mais le savoir du sage passa à un autre sage et ne côtoie jamais la destruction »... À l'opposé, le matérialisme soutient que tout est matière, et comme avec Lucrèce, nie l'immortalité de l'âme et l'idée d'un Dieu. *Anima* et *animus*, pour lui, s'écoulent hors du corps à la mort : « Rien ne s'anéantit ; toute chose retourne, par division, aux corps premiers de la matière », in *De*

| Philosophe | Principe |
|-------------|----------|
| Thalès | Eau |
| Anaximène | Air |
| Héraclite | Feu |
| Anaximandre | Infini |
| Anaxagore | Esprit |
| Démocrite | Atome |
| Empédocle | Élément |
| Parménide | Être |

natura rerum. S'y rattachent le mécanisme et Laplace, qui répondit à Napoléon disant «Et Dieu dans tout cela?», «Je n'ai pas besoin de cette hypothèse». Les sciences neuronales (tel Jean-Pierre Changeux dans *L'homme neuronal*) expliquent l'esprit par la chimie cérébrale. Mais si tout est corporel, on ne peut plus distinguer l'homme, l'animal et la machine, or pour John Searle le programme informatique qui décode ne comprend pas l'information. Enfin, pour Spinoza, corps et esprit sont, par parallélisme des attributs, une même substance qui s'exprime comme les deux faces d'une même médaille se correspondent point par point : «L'esprit humain ne peut être absolument détruit par le corps, mais il en subsiste quelque chose qui est éternel». Pour Friedrich Engels, «L'esprit n'est lui-même que le produit le plus élevé de la matière».

LE CHOIX DE VALEURS. Pour André Comte-Sponville il y a un primat de la matière sur l'esprit (l'existence de l'esprit dépend de la matière) et une primauté de l'esprit sur la matière (il faut préférer les valeurs de l'esprit). Pour Baudelaire, «Ce qui est créé par l'esprit est plus vivant que la matière» in *Fusées*.

La société

DÉFINITION. Le Larousse 2019 donne en deuxième sens : « ensemble d'individus vivant en groupe organisé ».

ÉTYMOLOGIE. Société vient du latin *socius*, « l'ami » remontant très probablement à une racine indo-européenne désignant le compagnon de guerre. En grec, le mot η κοινωνία est formé de l'adjectif signifiant « commun ». Le 1^{er} article de la Constitution française de 1793 écrit : « Le but de la société est le bonheur commun ».

NATURE ET SOCIÉTÉ. Aristote dit « L'homme est animal politique », c'est-à-dire de cité ; la sociabilité est naturelle. Thomas Jefferson écrit : « L'homme est destiné à vivre en société ». Rousseau le voit différemment dans le *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* en 1755. L'arbitraire du fait social vient se fonder au-delà de l'état de nature : « L'ordre social ne vient pas de la nature. Il est fondé sur des conventions ». De même Hobbes doute de la sociabilité naturelle de l'homme. La culture est ambivalente : elle fait naître toute une série de vices initialement absente et des sentiments de haute valeur, ce que Kant appelle l'« insociable sociabilité » de l'homme qui constitue le principal moteur du développement humain. L'homme est naturellement sociétal : « L'homme fut enveloppé d'abord dans un tissu humain et aussitôt après dans les bras humains. Il n'y a point d'expérience qui précède cette expérience de l'humain ; tel est son premier monde », précise Alain. Hugo Grotius explique : « Un des caractères propres à l'homme est le désir de la société ».

NATURE ET CULTURE. L'universalité de sentiments crus naturels comme la famille (« La plus ancienne de toutes les sociétés et la seule naturelle est celle de la famille », Rousseau, in *Du contrat social*) est remise en cause ; on apprend que cette conception remonte au XVIII^e siècle. Claude Lévi-Strauss démontre la culturalité de la famille de cette manière : la société précède la famille, car pour que la famille existe, il faut au moins deux familles prêtes à échanger leurs hommes et leurs femmes, donc une société. La culture serait alors la marque de la perfectibilité de l'homme, sa capacité à développer des facultés qui n'existent qu'en germe en sa nature, car pour Rousseau, l'homme à l'état de nature est un « animal stupide et borné ». Attention donc à l'ethnocentrisme, ce que Lévi-Strauss résume avec « Le barbare, c'est d'abord l'homme qui croit à la barbarie », in *Race et Histoire*, 1951. Une variante est le faux-évolutionnisme, qui prétend que les autres cultures sont plus ou moins évoluées par rapport à la nôtre. Pour Montaigne, « Chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage », in *Essais*.

L'INDIVIDU EN SOCIÉTÉ. La conception individualiste (les individus sont les atomes de toute société, dominante au XVIII^e siècle) s'oppose à la conception holiste selon laquelle les faits sociaux préexistent aux individus et imposent leurs normes et déterminent la place des individus. Pour Marx ainsi, les hommes entrent dans des rapports déterminés en fonction de la place qu'ils occupent dans la production des richesses. Émile Durkheim étudie ainsi la conscience collective, non réductible à la somme des consciences individuelles. Ainsi Henrik Ibsen disait : « La société est comme un navire : tout le monde doit contribuer à la direction du gouvernail ».

LES SCIENCES SOCIALES. Inventée par Durkheim, et le terme par Auguste Comte qui en fait la sixième science fondamentale, la sociologie étudie les faits sociaux « comme des choses ». Elle peut jouir d'une démarche physicaliste, c'est-à-dire comme on la met en œuvre en physique, même si les faits sociaux sont à comprendre et non à expliquer. Pour Max Weber, la sociologie compréhensive construit des idéotypes qui ne décrivent pas la réalité, utopies intellectuelles qui permettent de l'ordonner cependant.

L'État

DÉFINITION. Le Larousse 2019 définit l'État comme une entité politique constituée d'un territoire délimité par 1^o des frontières, 2^o une population et 3^o un pouvoir institutionnalisé. Il personnifie juridiquement la nation. Mais une ambiguïté persiste : « Si l'État est fort, il nous écrase. S'il est faible, nous périssons » écrit Paul Valéry.

ÉTYMOLOGIE. Le mot *État* avec une majuscule apparaît vers 1500 ; le latin *status* est rattaché à *stare*, « se tenir debout ». L'État grec se confond avec la cité η πόλις.

POUVOIR ET AUTORITÉ. On ne voit pas l'État, simplement le pouvoir politique incarné par les hommes qui parlent en son nom. Pour Max Weber, l'État se définit par le monopole de la violence légitime, en ce qu'il est seul autorisé à exercer une violence sur les individus. Pour Hannah Arendt, l'autorité est un surpouvoir, dont l'État ne fait usage que lorsque autorité a été bafouée. L'usage de la force est le signe de son échec. Mais on peut distinguer d'une autorité sans pouvoir et d'un pouvoir sans autorité. Locke, penseur de l'État libéral, le rêve limité. Einstein disait : « L'État doit être notre serviteur et nous n'avons pas à en être les esclaves ».

SOURCES D'AUTORITÉ. Trois formes sont distinguées par Weber : l'éternel hier des coutumes sanctifiées, « autorité traditionnelle » ; la grâce personnelle et extraordinaire d'un individu, « autorité charismatique » ; « l'autorité légale ». En tout cas l'État procède d'une institutionnalisation du pouvoir qui le sépare de la société civile où les individus évoluent. Selon Hobbes, « On ne vit pas en paix par le moyen de controverses mais par le moyen d'un pouvoir fort ». Nietzsche s'oppose : « L'État : le plus froid de tous les monstres froids. Et il ment froidement : « Moi l'État, je suis le peuple », in *Ainsi parlait Zarathoustra*.

LA LÉGITIMITÉ DU POUVOIR. Camus écrivait : « L'État peut être légal mais il n'est légitime que lorsque, à la tête de la nation, il reste l'arbitre qui garantit la justice et ajuste l'intérêt général aux libertés particulières ». Le réalisme politique de Nicolas Machiavel théorise l'État en ce que le but de l'homme politique est de conquérir le pouvoir et le conserver, in *Le prince* en 1532, car le pouvoir est arbitraire : politique et morale sont séparés. Condamnant sa raisonnabilité morale, il n'en refuse pas la rationalité technique, son entreprise analytique constituant une entreprise lucide de rationalisation du pouvoir. La légitimité est encore remise en cause par les totalitarismes que Karl Popper fait les héritiers des « philosophes-rois » de la République de Platon régnant au nom d'une vérité absolue. Mussolini disait : « L'État est l'absolu devant lequel les individus et les groupes ne sont que le relatif, confinés dans leur relation à l'État ».

LE CONTRAT SOCIAL. Le droit divin de saint Paul : « Il n'y a pas de puissance qui ne vienne de Dieu » s'oppose à ces théories de convention initiées par Locke et Rousseau. Pour ce dernier, le contrat social est un contrat d'association sous « la suprême direction de la volonté générale ». C'est en ce sens que l'État devient une république, en latin *res publica* (chose publique). En effet, la notion d'État suppose la permanence du pouvoir. Pour Pierre Bourdieu cependant, « La société n'est pas soluble dans l'État ».

CRITIQUES DE L'ÉTAT. L'antiétatisme symbolisé par l'anarchisme (« Ni Dieu, ni maître ») au XIX^e siècle qui veut détruire l'État : « L'État ne poursuit jamais qu'un but : limiter, enchaîner, assujettir l'individu, le subordonner à une généralité quelconque », dit Max Stirner. Celui-ci critique l'État en faveur d'un individualisme foncier, alors que le marxisme parce qu'il n'est plus garant de l'intérêt général. Montesquieu prévient : « Pour qu'on ne puisse abuser du pouvoir, il faut que, par la disposition des choses, le

pouvoir arrête le pouvoir ». Mais si l'on écoute Spinoza, « En vérité, le but de l'Etat, c'est la liberté » in *Traité théologico-politique* en 1670.

La justice et le droit

DÉFINITIONS. Le Larousse 2019 dit que le droit est la « faculté d'accomplir ou d'exiger quelque chose en vertu de règles reconnues » ; l'idée de justice, le « principe moral qui exige le respect du droit d'autrui et de l'équité ». La cinquième définition en fait la « fonction souveraine de l'État consistant à définir le droit positif ». Le droit devient ainsi « l'ensemble des principes qui régissent les rapports des hommes ».

ÉTYMOLOGIE. En français, *justice* n'a le sens de qualité moral que depuis 1155. Un siècle plus tôt, il désigne l'autorité qui la pratique. *Droit* provient de *direct* donc *diriger* donc *roi*. En allemand, *die Richtigkeit* (la justesse des jugements) s'oppose dans la construction à *die Gerechtigkeit* (la justice rendant procès). Justice viscérale et justice pratique sont ambivalentes. En grec, le droit ($\tauὸ\ δίκαιον$) et la justice ($\η\ δίκῃ$) sont une même idée.

CONCEPTIONS. Le droit positif, c'est-à-dire établi par les hommes (on dit aussi justice immanente) est en regard avec le droit naturel, de la justice transcendante, que chacun d'entre nous qui n'est pas tueur en série devrait avoir en soi.

DANS LA VIE : GÉNÉRALITÉS.

1. **Le droit positif.** Il apparaît par les lois et les constitutions, mais pose un problème fondamental : « Nul ne doit ignorer la loi » est énoncé dans la loi. Ce droit est le résultat pour Rousseau d'un contrat social contre le soi-disant droit du plus fort, qui est un fait. Il est inspiré par l'État de droit isonomique de Platon. Son propre est la légalité. Montesquieu le fonde sur la séparation des pouvoirs. Ainsi dit Épicure : « La justice n'est rien en soi. La société humaine en a fait naître l'utilité dans les pays où les peuples sont convenus de certaines conditions pour vivre sans causer ou recevoir d'offenses ».

2. **Le droit naturel.** C'est la « vertu des vertus » pour Aristote, qui préémine sur les autres également pour John Rawls. Cette justice consiste pour Platon à tenir son rôle dans la classe de sa cité : produire, défendre ou administrer. Rousseau en fait un aspect du droit positif : « Le plus fort n'est jamais assez fort pour être toujours le maître, s'il ne transforme sa force en droit et l'obéissance en devoir » en 1762.

ORDRE OU JUSTICE.

1. **Le droit positif.** Pour Goethe par exemple, il faut préférer l'ordre à la justice. Dans les *Misérables* de Hugo, l'inspecteur Javert ne résiste pas à son cas de conscience lorsqu'il est sauvé par un bagnard. Le philosophe Alain renchérit : « Le désordre entraîne par lui-même une masse d'injustices », in *Propos de politique*.

2. **Le droit naturel.** Pourtant, Roger Martin du Gard soutient que « Il n'y a pas d'ordre véritable sans la justice ». Ainsi pour Hegel dans la *Phénoménologie de l'esprit* en 1807 l'Antigone de Sophocle, tragédien grec de l'âge d'or, contrevient au droit de Thèbes pour garder la mémoire de son frère Polynice après la guerre que son oncle Crémon, garant de l'ordre et qui refuse de l'enterrer. De même Zorro et Robin des Bois. Malcolm X disait en 1964 dans le discours de fondation de l'*Organization of Afro-American Unity* : « Nous volons la liberté, la justice et l'égalité par tous les moyens nécessaires ». Robert Brasillach écrivait : « La justice, c'est six mille ans d'erreurs judiciaires ». Camus dans *Actuelles* : « La justice ne vas pas sans révolte ».

IMMANENCE OU TRANSCENDANCE ?

1. **Le droit positif.** Pour le théoricien français de l'anarchisme Pierre-Joseph Proudhon, « La justice est tout humaine, rien qu'humaine : c'est lui faire un tort que de la rapporter à un principe supérieur ou antérieur à l'humanité ». Rousseau souligne que le droit et obligatoirement contre-nature, et Montaigne adhère à un relativisme complet des valeurs judiciaires qu'il voyait descendre du droit coutumier. Pascal méprise dans

un aphorisme resté célèbre la justice humaine : « Plaisante justice qu'une rivière borne ! Vérité en-deçà des Pyrénées, erreur au-delà ».

2. Le droit naturel. Il faut donc établir une justice divine. C'est celle des religions : le Pentateuque ou Torah (cinq premiers livres de l'Ancien Testament) présente trois livres appelés « La Loi » : le Lévitique, les Nombres et le Deutéronome ; les sourates mahométanes sont des apollogues et des cas judiciaires qui servent à la justice quotidienne de la culture musulmane. L'Habeas Corpus anglais de 1679, la DDHC de 1789, la Déclaration universelle des droits de l'Homme de l'ONU en 1948 répondent à la volonté d'établir des lois transcendentales. Corneille écrivait : « La justice n'est pas une vertu d'État ».

LA NATURE DU DROIT ET DE LA JUSTICE.

1. Le droit positif. Hobbes dans le *Léviathan* expose une vision pessimiste de la justice mais très réelle : il faut se soumettre (au Léviathan) pour l'ordre. De même, le grec Thrasymaque prononce : « Le juste n'est autre que l'avantage au plus fort », dans la *République* de Platon. Carl Schmitt avec le décisionnisme, souvent critiqué, stipule que l'État doit décider de tout. À l'inverse, le positivisme juridique du tchèque Hans Kelsen dans la *Théorie pure du droit* en 1934 propose d'écrire à nouveau les lois des hommes. Kelsen et Hobbes sont **artificialistes**, le droit n'étant pour eux que pure création.

2. Le droit naturel. L'empiriste John Locke admet l'existence d'une justice transcendante : celle de la protection de la propriété, de la vie et des biens. Le marxisme distingue les droits formels (on a le droit d'aller en vacances à la mer pendant les congés), des droits réels (on n'a pas l'argent pour le faire). Pour André Comte-Sponville, in *Petit traité des grandes vertus*, « La justice n'existe pas, et n'est une valeur, même, qu'en autant qu'il y a des justes pour la défendre ».

UN COMPROMIS : ARTHUR SCHOPENHAUER. « Le droit en lui-même est impuissant ; dans la nature règne la force. Mettre celle-ci au service du droit, de manière à fonder le droit au moyen de la force, c'est le problème que doit résoudre l'art politique » in *Parerga et paralipomena* en 1851.

La liberté

« Rien ne pose tant d'obligations à l'individu que la liberté », écrit Viékoslav Kaléb.

DÉFINITIONS. Le Larousse 2019 : « état d'une personne qui n'est pas soumise à la servitude », « état d'un être qui n'est pas retenu prisonnier », « possibilité d'agir, de penser, de s'exprimer selon ses propres choix », « état d'une personne qui n'est liée en aucun engagement », etc.

ÉTYMOLOGIE. Le sens négatif d'absence de gêne ou de contrainte n'apparaît en français qu'au XVI^e siècle. En latin, *liber*s'oppose à l'esclave *servus*.

LA LIBERTÉ PHYSIQUE. Elle symbolise la liberté de mouvement et donc la spontanéité de l'action. Elle exprime l'aspiration humaine la plus profonde, désir d'échapper à toute obligation. Mais il est soumis à des contraintes naturelles : ne pas pouvoir marcher sur l'eau, voler ; l'homme n'est pas plus libre qu'une pierre qui roule sans rencontrer d'obstacle, le déterminisme l'inscrit dans l'enchaînement des causes nécessaires, et le constraint. La technique permet à l'homme d'augmenter sa liberté de mouvement. Pour Spinoza : « Cette chose est dite libre qui existe par la seule nécessité de sa nature ». Le philosophe américain Isaiah Berlin oppose liberté négative (s'exprimer sans censure par exemple) et positive (prendre part aux décisions publiques). La première semble la liberté par excellence ; ainsi Raymond Aron fait de la liberté de « ne pas être empêché de » la seule liberté fondamentale, les autres n'étant que des droits-capacités ou droits-créances que l'on doit exiger mais que l'État ne peut pas forcément garantir effectivement. Thucydide disait déjà : « Il faut choisir : se reposer ou être libre ».

LA LIBERTÉ POLITIQUE. C'est l'indépendance à l'égard de tout pouvoir, sérieusement remise en cause par le rôle de l'État. En société, l'homme est un citoyen libre sous l'Antiquité grecque à la condition d'obéir à la loi isonomique, i. e. égale pour tous, première condition de la liberté politique. Comme elle est l'expression de la volonté générale, le citoyen, selon Rousseau, doit obéir à une loi qu'il s'est lui-même donné : « L'obéissance à la loi qu'on s'est prescrite est liberté », in *Du contrat social* en 1762. De plus aucun citoyen n'échappe à ses droits : c'est l'État de droit. Pour Hegel et Marx encore, « Le travail rend libre » (« Arbeit macht frei »). Montesquieu explique dans *L'esprit des lois* : « Dans un État, c'est-à-dire dans une société où il y a des lois, la liberté ne peut consister qu'à pouvoir faire ce que l'on doit vouloir, et à n'être pas contraint de faire ce qu'on ne doit pas vouloir ». Mitterrand l'a bien dit : « [La liberté] est comme le pain, existentielle ».

LA LIBERTÉ MORALE. Elle suppose la responsabilité dans la possibilité de choisir entre bien et mal. Les stoïciens soutiennent qu'une volonté libre (agissant selon soi et non la volonté d'autrui) peut résister à la torture ou la tyrannie, puisqu'elle réside intérieurement. Pour cela, il faut « vouloir ce que je peux » et non « faire ce que je veux ». Le christianisme avec la théodicée, innocence de Dieu, fonde sa moralité sur le libre-arbitre : c'est nous qui sommes responsables de nos actes que Dieu ne détermine pas. Descartes dans la quatrième Méditation métaphysique oppose liberté d'évidence, à laquelle nous sommes portés spontanément à nous soumettre, à liberté d'indifférence, qui peut encore choisir de faire le mal, « liberté diabolique » qui mène aux actes gratuits dont parle André Gide (et Ovide dans les *Métamorphoses*, VII, 20-21, où Médée dit : « Je vois le meilleur et je l'approuve, mais je choisis le pire », « Video meliora proboque / Deterioria sequor »). Cette liberté est incarnée par l'âne de Buridan, imaginé au XIV^e siècle qui, ayant également faim et soif, meurt de ne pas se décider. Pour Spinoza, le libre-arbitre est illusion et la connaissance du déterminisme doit éviter de faire de l'homme un empire dans un empire (voir LE VIVANT) : « Les hommes se croient libres pour

cette seule cause qu'ils sont conscients de leurs actions et ignorants des causes par où ils sont déterminés », in *Éthique*. Pourtant Kant soutient la nécessité de l'autonomie de la volonté (contraire : hétéronomie, propre des esclaves) pour fonder la morale.

LA LIBERTÉ MÉTAPHYSIQUE. La contradiction entre la science de la nature qui exige un strict déterminisme et la morale, un libre-arbitre, est pour Kant une antinomie : deux vérités entre lesquelles la raison ne peut pas choisir : « J'entends par liberté, au sens cosmologique, la faculté de commencer de soi-même un état dont la causalité n'est pas subordonnée à son tour, suivant la loi de la nature, à une autre cause qui la détermine quant au temps ». Les stoïciens les réconcilient en disant que la liberté est le fait de se soumettre aux lois de la nature : « Le bonheur ne consiste pas à acquérir et à jouir, mais à ne rien désirer, car il consiste à être libre » dit Épictète. Enfin, pour l'existentialisme et Heidegger, « L'existence précède l'essence », donc la liberté précède la nature. L'homme échappe au déterminisme par sa conscience de la mort. Pour Sartre, « Nous sommes une liberté qui choisit, mais nous ne choisissons pas d'être libres : nous sommes condamnés à la liberté » in *L'être et le néant*en 1943, invoquer toute contrainte physique, psychologique ou sociale est l'effet d'une mauvaise foi, selon l'expression.

Le devoir

DÉFINITION. Le Larousse 2019 définit clairement : « Ce à quoi l'on est obligé par la loi ou la morale ».

ÉTYMOLOGIE. Devoirs par obligation et par conseil moral sont distingués par deux modaux en allemand : *müssen*, qui donne *ich muss*, « je dois » et *sollen*, qui donne *ich soll*, « je devrais ». La formule grecque ἔπειον ἔστι qui se traduit « il est de devoir de », signifie littéralement « c'est mon travail de »...

NATURE DU DEVOIR. C'est l'acte moral par excellence, d'une volonté libre d'agir par la seule idée du bien. Le devoir est une contrainte en ce qu'il est « une dette envers quelqu'un » selon l'origine latine ; Nietzsche critique cette conception qui y voit l'origine de la culpabilité. Cependant le devoir doit être distingué des contraintes matérielles ou sociales, puisqu'il n'est pas nécessaire, et qu'il est une obligation subjective.

UN EFFORT DE LA VOLONTÉ. Il résulte un conflit intérieur entre désir et devoir, incarné par l'apologue de Léontios dans la *République* de Platon qui, rentrant à Athènes, ne résiste pas au désir de regarder des cadavres. Il n'y a pas de devoir sans tentation, car suivre un devoir, c'est résister. Ainsi l'épreuve du devoir suppose une double nature humaine ; Kant dit « nature intelligible » et « nature pathologique ». Elle passe aussi par le sentiment de honte que Diogène le Cynique (IV^e siècle av. J.-C.) appelle le critère naturel et absolu pour différencier bien et mal.

L'IMPÉRATIF CATÉGORIQUE. Pour Kant, le devoir doit prendre une forme universelle ; le mensonge est le mal radical (voir LA VÉRITÉ). C'est la formulation : « Agis uniquement d'après la maxime qui fait que tu peux vouloir en même temps qu'elle devienne une loi universelle » (« Handle nur nach derjenigen Maxime, durch die du zugleich wollen kannst, dass sie ein allgemeines Gesetz werde ») in *Fondements de la métaphysique des mœurs*. Il est donc catégorique, c'est-à-dire sans condition. Si je commence à réfléchir, l'impératif devient hypothétique, alors qu'agir par devoir, c'est sans réflexion ni condition, car le devoir est désintéressé. Mais pour Diderot par exemple, « Il n'y a qu'un devoir, c'est d'être heureux ».

L'INTENTION OU LE RÉSULTAT QUI COMPTE. Le fait que le devoir soit un impératif catégorique implique que la vertu est dans l'intention. Mais l'effort doit réellement accompagner l'action, sinon on se contente d'une bonne conscience. Les stoïciens s'accordent à ce sujet, parce que le résultat de notre action dépend du destin ou du hasard, mais pas de nous. Ainsi le mérite moral se symbolise par le devoir de l'archer : bien viser dépend de nous, non toucher la cible. Toutefois, certains comme Chrysippe ou Épictète distinguent deux types de devoirs : les devoirs d'état (*kathékonta*) qui se jugent au résultat (éduquer son enfant, défendre son pays) et le devoir proprement moral (*katortoma*) appliqué à toute situation.

CRITIQUES DU DEVOIR. Hegel critique ce formalisme du devoir abstrait qui renonce à agir sur le monde extérieur. Il résume la morale kantienne par la « belle âme », qui raille le devoir pour le devoir qui méprise le monde corrompu et pour rester pur se désintéresse du résultat de son action. Nietzsche voit dans la morale du devoir un ascétisme qui rejette le plaisir et une auto-tyrannie qu'il explique par l'intériorisation de l'esclavage dans la *Généalogie de la morale* : « L'impératif catégorique a un relent de cruauté ». André Comte-Sponville précise aussi : « Que dois-je faire ? et non pas : Que doivent faire les autres ? C'est ce qui distingue la morale du moralisme ».

MORALE ET RELIGION. On y agit conformément au devoir, par crainte de Dieu, et non par devoir, car « L'œil est dans la tombe et regardait Caïn » selon le poème de Hugo. La

volonté est autonome, suivant sa loi intérieure, c'est pourquoi Kant sépare morale et religion, et Sartre demande à une morale libre d'être athée.

Le bonheur

DÉFINITION. Le Larousse 2019 dit : « état de complète satisfaction et de plénitude ».

ÉTYMOLOGIE. Le bonheur, le bon heur (*heur* signifie *chance, fortune*) qui vient du latin *augurium*, a d'ores et déjà entée en lui la notion de présage. En allemand, *das Glück* rassemble (comme en anglais *luck*) les acceptations de bonheur et de chance. En grec, η εὐδαιμονία désigne le fait d'avoir un « bon génie ».

LE BONHEUR COMMUN, UN IDÉAL. Assimiler le bonheur au plaisir est courant. Mais le bonheur est un état (on *est* heureux) tandis que les joies, les plaisirs sont des attributs (on *les a*). Chez les Grecs, le bonheur est le bien-vivre (εὖ ζεῖν), ne vouloir que ce qui dépend de nous. Le groupe Kozma Proutkov lance « Si tu veux être heureux, sois-le ! ».

LE BONHEUR PERMANENT. Cependant le plaisir est presque toujours chassé de la quête du bonheur, car il n'est ni durable, ni maîtrisable ; Platon lui substitue justice et vertu, qui sont **constance et maîtrise**. Aristote assimile le bonheur à une vie d'étude et de science. Le bonheur consisterait alors en l'élimination du désir. Le stoïcisme le croit atteindre par l'extinction des passions (pour Épicète, « Ne demande point que les événements se règlent au gré de tes désirs ; mais conforme tes désirs aux événements : c'est le moyen d'être heureux ») ; dans le bouddhisme, c'est le thème du nirvana. Le bonheur est **ascétique**. Dans la *Lettre à Ménécée*, Épicure définit le bonheur par des négations : c'est la combinaison d'ataraxie (absence de troubles de l'âme), l'apathie (absence de passions) et l'aponie (absence de souffrances corporelles) : « **Le plaisir est le commencement et la fin de la vie heureuse** ». Aristote l'érige encore en *summum bonum*, souverain bien. Ces philosophies sont dites *eudémonistes*, selon le mot grec ci-haut.

L'EXTASE. À eux s'opposent les Cyrénaïques, école socratique qui cherche le plaisir débauché. L'hédonisme d'Épicure sous forme brute se retrouve plus ou moins altéré dans les *Odes* d'Horace, qui préconise à Leuconoé le *carpe diem (quam minimum credula postero)*, « **Cueille le jour, et sois la moins crédule en ce que vient après** ». Nietzsche récuse le plaisir qu'il attribue à Apollon, trop réfléchi, expression d'une nature craintive et affaiblie, pour se vautrer dans le plaisir « dyonisique », pleine satisfaction des passions extrêmes qui réalise la volonté de puissance.

MAIS LE BONHEUR, UN FAIT ACCESSOIRE. Il peut être vu comme quelque chose de méprisable par rapport à la philosophie. John Stuart Mill dit : « **Il vaut mieux être Socrate insatisfait qu'un imbécile satisfait** ». Kierkegaard s'exclame : « Hélas ! La porte du bonheur ne s'ouvre pas vers l'intérieur, de sorte qu'on puisse la forcer d'un coup d'épaule ; elle s'ouvre au-dehors ; aussi n'y a-t-il rien à faire ». Léo Ferré prévient : « **Le bonheur, c'est du chagrin qui se repose** ».

L'ÉTHIQUE, DISCIPLINE ANNEXE. L'éthique est la science qui dit comment être heureux. Kant refuse de poser le bonheur comme une fin morale : c'est « **un idéal, non de la raison, mais de l'imagination** », in *Fondements de la métaphysique des mœurs*. Schopenhauer le suit : « **Il n'y a qu'une erreur innée : celle qui consiste à croire que nous existons pour être heureux** ». Plus récemment, Marcel Conche : « **La philosophie n'a pas en vue le bonheur. Elle a en vue seule la vérité. Or, il est très possible que la vérité soit douloureuse** », in *Le sens de la philosophie*, 2003. Michel Houellebecq annonce : « **N'ayez pas peur du bonheur ; il n'existe pas** ».

LE BONHEUR, UNE CARACTÉRISTIQUE COLLECTIVE. La Constitution américaine de 1776 le fait apparaître en tant que droit fondamental, « *the pursuit of happiness* ». Jeremy Bentham, fondateur de l'utilitarisme, prône qu'il faut agir, remplaçant l'impératif catégorique kantien, pour que la masse globale de bonheur dans le monde soit

augmentée : « Agis toujours de manière qu'il en résulte la plus grande quantité de bonheur ». Ce bonheur universel à tous les êtres vivants est jugé trop quantitatif par son disciple Mill qui le transformera en bonheur qualitatif. Au contraire, Pierre Desproges énonçait cyniquement : « Il ne suffit pas d'être heureux. Encore faut-il que les autres soient malheureux ».

LE BONHEUR OÙ ON NE LE CHERCHE PAS. Lao Tseu en Chine disait bien « Il n'y a point de chemin vers le bonheur : le bonheur c'est le chemin ». De même, Prévert écrit dans *Paroles* : « J'ai reconnu le bonheur au bruit qu'il a fait en partant ». Cela reviendrait à prendre conscience de notre condition de bienheureux. Anatole France nous enseigne : ~~Il n'y a pas de bonheur sans souffrance et sans effort~~. Enfin Marc Aurèle, empereur romain, indique : « Regarde au-dedans de toi. Là tu trouveras la source du vrai bonheur, source intarissable si tu la creuses toujours ».

UN COMPROMIS : KANT. « La morale n'est donc pas à proprement parler la doctrine qui nous enseigne comment nous devons nous rendre heureux, mais comment nous devons nous rendre dignes du bonheur », in *Critique de la raison pratique*. Diderot précise : « Il y a autant de manières d'être heureux qu'il y a d'individus ». C'est par un tel constat que commence l'exposé d'Aristote, à savoir que chacun se fait sa propre idée de ce qu'est le bonheur.